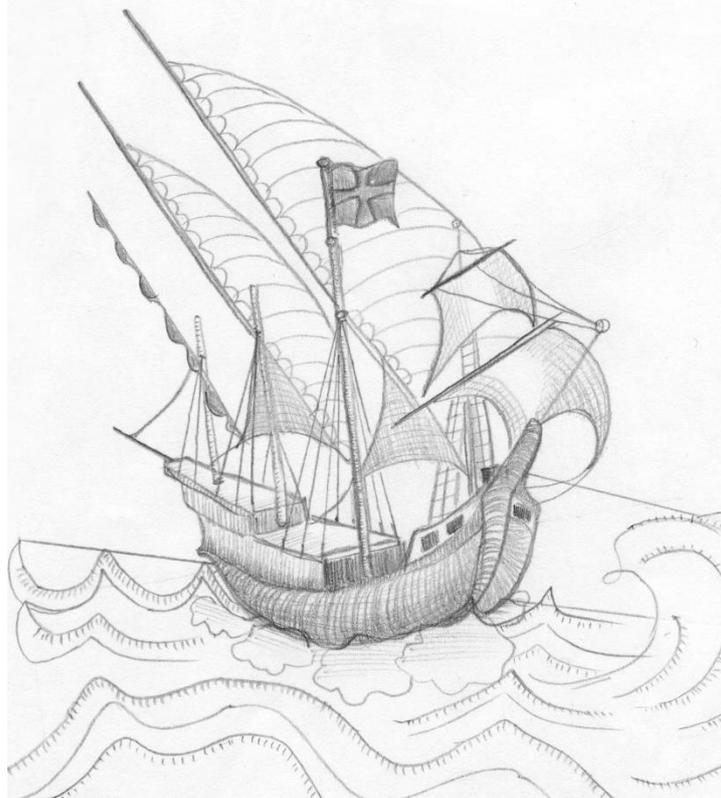


Enkosí Africa - Merci l'Afrique
Images et paroles



Jan Berek

Illustrations de Céline Chergui

Sommaire

<i>L'auberge maritime des Indes</i>	7
<i>Chez les manchots du Cap</i>	18
Une très courte visite au site de Boulders	
Albert et Sophie	
<i>Dans le Fynbos</i>	25
L'histoire de Bourdon Trapu, racontée aux enfants de l'école Arc-en-Ciel	
<i>Les Bushmen et les autres</i>	34
Les empreintes de vie	
L'histoire du Lièvre Bec-de-Lièvre et de la mère Pleine-Lune	
<i>Il était une fois un petit clan Bantou</i>	40
La journée finissante de Nandi	
<i>Les animaux de la savane</i>	46
Le Chacal	
Le Phacochère	
L'Éléphant	
<i>Le Baobab de la savane</i>	53

Page 7**L'Auberge Maritime des Indes**

Sieur Henrik Bernhard Oldenland leva la tête d'au-dessus d'un épais livre des comptes. Son petit neveu était là, il se tenait droit sur le seuil de la porte. Timide, n'osant le franchir, il remuait les pieds, toussait discrètement.

— Bonjour mon oncle. Excusez-moi...

— Viens ! Rentre. J'ai à faire, beaucoup de travail, tu le sais. Mais enfin, promis c'est promis. Je vais te montrer nos fleurs et nos arbustes.

Sieur Oldenland était en effet un homme très occupé. Malgré son jeune âge, il était déjà un personnage important. Botaniste compétant, il fut nommé jardinier en chef par le Gouverneur du Cap, son excellence Simon van der Stel. Habille gestionnaire et ingénieur de talent, il occupait en plus la très honorable fonction de surintendant de l'ensemble de routes, rues, ponts et bâtiments de la jeune Colonie.

La deuxième porte du bureau s'ouvrit sur la nature verte. Oh ! quel beau jardin c'était ! Johan Adriaan, dix ans à peine, n'en avait encore rien vu de pareil. Placé entre le bourg et la Montagne de la Table, le jardin occupait un large espace. De longues allées, tracées à l'angle droit, divisaient le terrain en rectangles et carrés. On y planta des arbres fruitiers – pommiers, poiriers, abricotiers, bananiers, citronniers – il y avait aussi des légumes de toutes sortes, herbes aromatiques et fleurs aux couleurs éclatantes. Ces fleurs penchaient vers lui leurs corolles... et lui souriaient. Était-ce un vrai sourire ? Le petit garçon du continent lointain voulait bien le croire.

Une foule d'esclaves à peau basanée ou noire travaillait dans le jardin : ils défrichaient, retournaient la terre, semaient et arrosaient les plantations – jeunes pouces et plantes matures – à l'aide d'un ingénieux système d'irrigation tout droit emporté du pays d'Hollande. De légumes très communs en furent emportés ainsi que la terre, la bonne terre bien grasse des polders néerlandais.

Des plantes exotiques furent acheminées du Brésil, de l'Inde, du Java, du Mozambique et de la rive occidentale de l'Afrique. Certaines serviront à soigner les gens, d'autres à faire de la cuisine, d'autres encore, sans utilité avérée, ravissent les yeux du passant. Des plantes étranges et inconnues font leur rentrée au jardin. L'oncle Henrik et son assistant Jan Hartog les trouvent et les ramassent lors de leurs nombreuses expéditions dans la région, où ils s'aventurent souvent bien au-delà des frontières de la colonie.



Adriaan, silencieux, ouvrait large les yeux : le royaume de son oncle étalait devant lui ses richesses.

— Il te plait mon jardin?

— Oh ! beaucoup. Il me plait énormément ! Il est magnifique votre jardin !

—Et très utile surtout. Nous pouvons maintenant ravitailler en fruits et légumes tous les bateaux qui accostent dans notre baie.

Adriaan regardait sieur Oldenland avec admiration. Comme il voudrait, lui aussi, devenir jardinier ; pour semer des plantes exotiques et des fleurs, récolter des fruits appétissants.

— Oh ! comme j'aimerais vous aider mon oncle !

— Le jour viendra. Tiens, tu pourrais par exemple nous aider à faire fuir ces damnés babouins qui nous volent les melons. Sieur Oldenland sourit. Ils rentrent en masse et sortent à trois pattes, chacun un melon à la main. Quand nous les poursuivons ils s'arrêtent, posent les melons, et nous lancent des pierres. Des vrais voyous !



Adriaan regarda encore son oncle, droit dans les yeux, avec de la suspicion cette fois-ci. Voulait-il vraiment qu'il affronte ces singes ? Il ouvrit la bouche puis la referma. Il songeait à autre chose.

— Qu'est-ce qu'il y avait ici avant, mon oncle ?

— Rien. Quelques pierrailles, quelques herbes, les Hottentots élevaient ici leur bétail.

— Et avant ? Adriaan insistait. Avant que nous arrivions ?

— Nous, les Hollandais, tu veux dire ? Ça ne fait pas vraiment longtemps.

— Combien de temps ?

— Quarante-trois ans précisément, en l'an de grâce 1652. Avant nous, il y avait ici des Portugais. Mais eux, ils ne sont pas restés.

— Pourquoi ?

— Tu veux savoir ce qui est arrivé ?

— Mais oui ! Je veux tout savoir !

— Alors., retournons dans mon bureau. Assieds-toi et écoute.

Sieur Oldenland déplia une grande feuille du papier jauni sur la table. Il y fit de la main sûre quelques croquis rapides, traça les contours des continents : la petite Europe et la grande Asie, il marqua l'Afrique d'un trait voluptueux et plaça quelques vagues fantaisistes là où devait se trouver les trois océans.

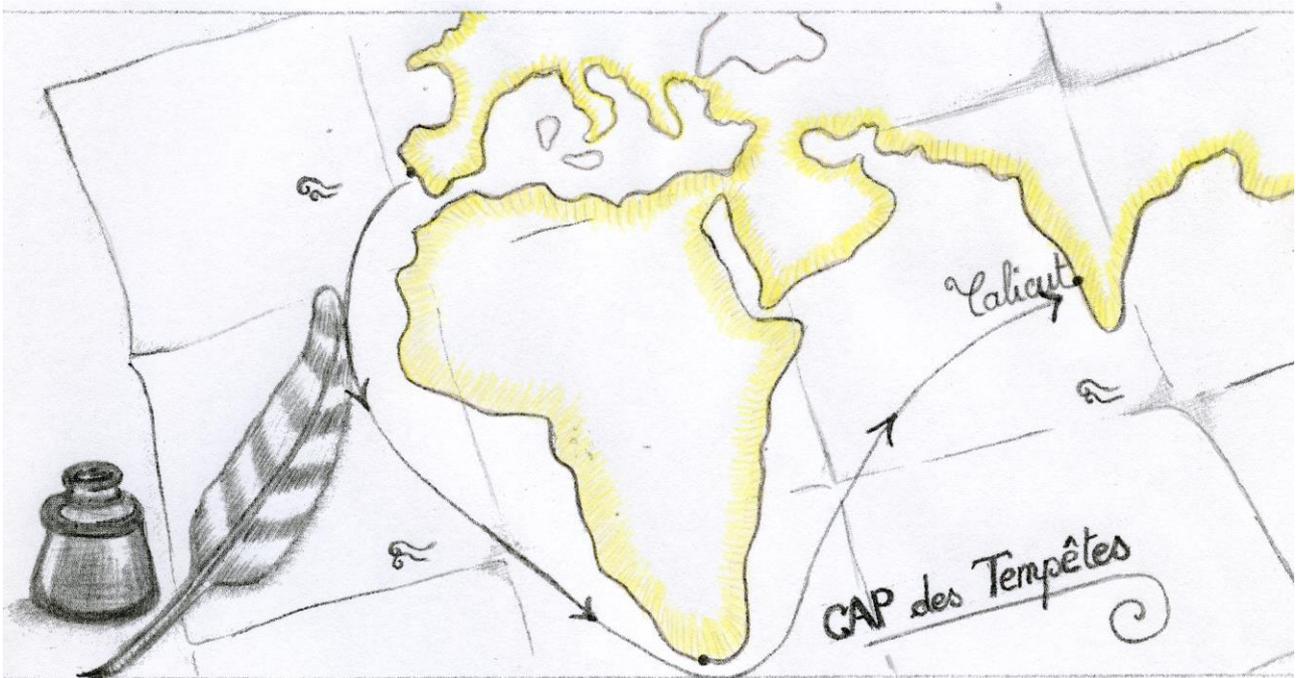
— Tu vois, le bateau qui vous a emmené ici, il a été contraint de longer la côte ouest de l'Afrique. Votre voyage a été long, n'est-ce pas ?

— Oui ! Très, très long. Et j'ai été malade.

— De très nombreux vaisseaux accomplissent ce voyage de nos jours. Certes, cela reste dangereux, mais nous savons maintenant comment le faire. Les choses ont bien changé depuis le XV^e siècle, quand des navires portugais descendaient vers le sud, le long du continent africain. Cette exploration a pris des décennies, et des difficultés s'accumulaient devant eux. Surtout de l'autre côté de l'équateur : les vents et les courants changeaient, il fallait apprendre de nouvelles règles de navigation. Les calculs de route n'étaient pas les mêmes dans l'hémisphère sud.

— Comment ça, mon oncle ?

— Le ciel est différent, les constellations ne sont pas les mêmes. L'étoile polaire, qui brille dans le ciel du nord, tu ne la trouveras pas ici, expliquait sieur Oldenland. Mais les marins portugais étaient compétents et obstinés. Et leurs caravelles étaient maniables et légères. Ils les ont améliorées encore, en les dotant de plus robustes coques et de plus forts gréements, afin de les adapter à ces mers du sud si difficiles... Bref, en août 1488, en plein hiver austral, sur une mer agitée par un affreux ouragan, dans la grêle et le froid, un brave marin portugais nommé Bartolomeu Dias doubla, sans le voir, notre Cap et passa dans l'Océan Indien. Puis, il continua vers le nord en suivant la côte. Sur son chemin de retour il approcha le cap, il l'observa fouetté par des vagues. Il le nomma "le Cap des Tempêtes", le "*Cabos das Tormentes*".



— Mais nous on l'appelle "le Cap de Bonne Espérance", remarqua Adriaan.

— C'est le roi du Portugal qui le rebaptisa ainsi. Car l'extraordinaire exploit de Dias ouvrait la route des Indes. Aussi, les autres ont suivi.

.....

Dans le Fynbos, page 31

.....

Allons, il n'y a pas que la nourriture qui compte ! Continuons à admirer la beauté de la nature, de ce fynbos béni des dieux.



Bourdon Trapu décolla et s'orienta vers la mer. La côte était maintenant proche, les dunes de sable, grandioses, dansaient devant lui. Il s'y trouvait presque... quand soudain une nouvelle envie le prit : d'aller s'enfoncer coûte que coûte dans cette profonde et mystérieuse jungle du fynbos, d'aller pénétrer ses entrailles. Pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi. Connaissons-nous toujours les raisons de nos agissements?

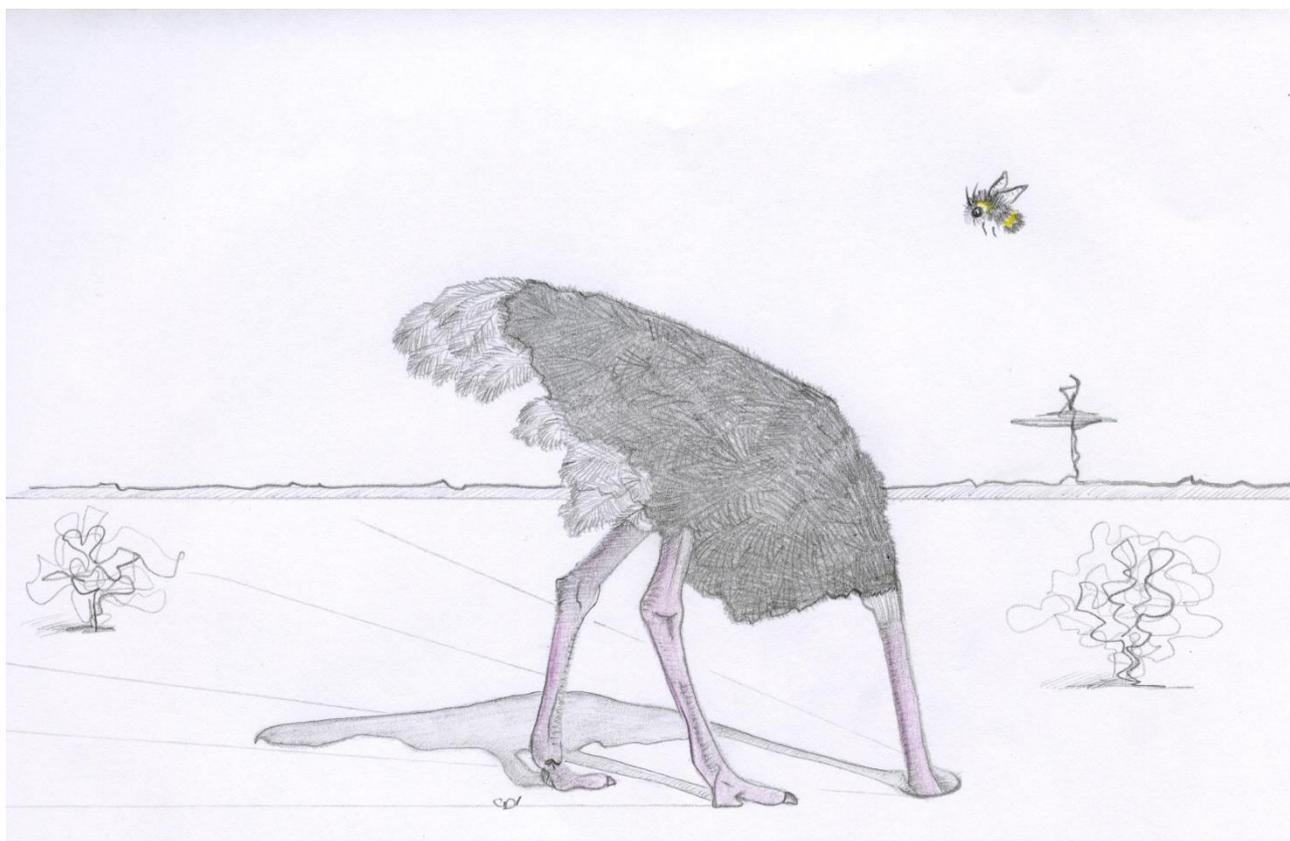
Il atterrit avec précaution sur une mince colline de terre poreuse ; de toutes parts un mur épais de verdure lui barrait la route. Il fit quelques pas, maladroitement, chancela et trébucha sur un brin d'herbe. Plus aucun ciel, juste cette épaisse couche verte-sombre, tordue, effrayante ; des ténèbres grandissantes avec leurs multiples dangers l'enveloppaient de toutes parts. Il prit peur. Des animaux insectivores le guettaient, une musaraigne, un hérisson peut-être. Il décida de partir. Vite ! Tétanisé, il fit l'ultime effort : péniblement, lourdement il s'éleva dans les airs, à travers la jungle du fynbos il monta, et victorieux, il sortit. Il était vivant et il était libre. Il se trouvait de nouveau dans son monde lumineux, loin des dangers de la terre.

Bourdon Trapu, seul dans le ciel, tout en ondulant légèrement au gré du vent, avançait maintenant vers la mer. Vite les dunes jaunâtres et les vagues blanches se précipitèrent sur lui, des courants chauds et des courants froids le ballottaient, telle une feuille docile. Affolé, il s'éloigna vite et se posa épuisé sur le haut d'une épine fleurie. De là, il pouvait observer en toute quiétude l'énorme bête furieuse sous sa crinière des flots. Une baleine à bosse et son baleineau se reposaient dans ces eaux tumultueuses. Sur la dune, au loin, un homme marchait ; sa silhouette se dessinait nettement sur le fond du ciel.

Encore une fois il se souleva dans les airs et en s'éloignant prudemment de la mer, il suivit la côte. Un drôle d'animal était là, sur le sable parsemé de quelques arbustes touffus. Il avait deux longues pattes d'une minceur squelettique, un plumage imposant étalé en panache, un long cou dénudé, au bout duquel se trouvait une tête toute minuscule doté d'un bec pointu. Il était grand, très grand, telle fut tout au moins l'impression qu'il ait fait sur Bourdon Trapu. Des ailes courtes et

ce plumage exorbitant, à quoi tout cela pourrait-il bien servir ? Ses ailes, il ne les utilisait certainement pas. Il semblait incapable de voler. Elles ne lui servaient pas à grand-chose, ce n'était rien qu'un accoutrement grotesque. Le bourbon eut en un bref instant un sentiment de sa supériorité – oui, de supériorité ! – en face de ce mystificateur de la nature, de ce drôle d'oiseau avec sa petite tête ridicule... et ses pattes, deux tiges fragiles.

L'autruche, car c'était bien elle, mit sa tête dans le sable et demeura sans bouger. Son corps formait ainsi une sorte de pont, un pont qui ne servait à rien.



L'autruche finit par sortir sa tête du sable. Soudainement revigorée, elle se mit à courir sur ses longues pattes qui enjambaient avec aisance les buttes de sable. Cela étonna Bourdon Trapu qui se mit à la poursuivre. Tout d'abord, il y arrivait. Il fit même le tour de l'oiseau, il se posa un court instant sur sa tête ridicule. Mais cela ne pourrait durer. Car une autruche ça court vite, très vite ! Aucun bourdon, aussi robuste qu'il soit, ne peut la rattraper à la course. L'oiseau disparut donc dans la brume du rivage et Bourdon Trapu arriva, sans s'en apercevoir, à une prairie toute couverte de fleurs. Un tapis étendu de petites fleurs blanches, jaunes et orangées s'y trouvait, attirant l'attention des hommes qui, amassés le long de la route, admiraient cette nature exubérante. Bourdon Trapu se méfiait de leurs voitures – ces *écrabouilleuses* insouciantes d'insectes – mais pour une fois les voitures ne bougeaient pas ; elles étaient garées par milliers sur le bitume. Il n'y avait vraiment plus rien à faire ici. Les hommes ne l'intéressaient pas, une fétide odeur des moteurs le répugnait.

Il partit. Pour aller où ? Il ne le savait pas. Contrairement à son vœu du matin, il n'allait plus rejoindre sa colonie. Il la quittait pour toujours. Il devait rester dans le fynbos pour le reste de sa courte vie.

Les animaux de la savane, *Le Chacal*, Page 46

Le chacal décida d'aller au kraal. Il y avait là-bas des tas d'animaux, les uns plus gras que les autres. Juste en pensant à eux, il se léchait les bobines. À la nuit tombée, il s'y introduit silencieusement. Il sortit vite, un agneau dans la gueule. Quelques jours après, il y retourna et fit un autre exploit. Et puis il continua.

Le chacal était prudent et rusé mais le fermier était encore plus rusé que lui. Il installa un piège. C'était un simple nœud au bout d'une tige tendue comme un arc. Le chacal tomba dans le piège : le nœud se resserra autour de son corps et il fut projeté dans les airs. Il se balançait maintenant au bout de la corde, il s'y agitait sans pouvoir toucher le sol. À la lumière naissante du jour, le singe

remarqua la scène. Il vit le chacal dansant sur sa corde. Le singe s'approcha, s'assit sur le mur d'en face.

— Ha, ha ! Bonjour, dit-il. Nous voilà pris, au bout du compte !

— Mais non ! Personne ne m'a pris, répondit le chacal. Je me balance, c'est tout. C'est très agréable, crois-moi, ajouta-t-il.

— menteur ! dit le singe. Tu es pris, pendu comme une saucisse !

— Mais pas du tout ! Viens voir toi-même. Essaie ! Tu verras, c'est drôlement chouette de danser comme ça sur une corde.

— Je ne te crois pas. Tu es pris ! Et bien pris. Ha, ha !

Mais finalement, la curiosité naturelle du singe l'emporta. Il se laissa convaincre. Il détacha le chacal et s'encorda lui-même. Le chacal éclata de rire :



— Maintenant c'est le singe qui danse, et il danse si bien ! se moqua-t-il. Tu es fort et tu es si souple, mon brave ! Tu ne te fatigue jamais ?

— Chacal ! Libère-moi. Je t'en en prie ! gémit le singe.

— Chut ! Le fermier arrive. Il a un fusil.

— Chacal, libère-moi ! Sinon, je te casse ton jouet ! menaça-t-il.

— Bonne journée, dit chacal. Et il disparut.

Le fermier s'approcha. Sa satisfaction était grande quand il vit son voleur accroché au bout du fil.

— Eh bien, c'est toi, mon singe ! C'est toi, qui me pique mes agneaux.

— Non ! Non ! protesta le singe. Ce n'est pas moi, c'est ce traître de chacal !

— Je ne te crois pas, dit le fermier.

Et il lui fit sa fête.